

les broussailles et exposait une vie précieuse, hasardée déjà dans vingt batailles ; ils furent les héros de Gesvres, et le prêtre qui les conduisait au feu put leur dire avec moins d'emphase mais avec plus de vérité que le petit Caporal : "Je suis content de vous."

Si ici je voulais faire appel à des souvenirs personnels, que de faits seraient à citer. J'en prends trois au hasard, et j'aime à croire qu'ils suffiront à prouver que là-bas on est assez large pour distinguer la patrie du gouvernement qui l'opprime.

C'était vers le mois de janvier 1871, Gambetta était tombé de son ballon sur la France envahie ; il avait péroré sans rien faire. Au fond d'un village solitaire, un père prenait le souper avec sa famille réunie. La conversation avait roulé sur les événements du jour. Il se lève :

—Eh ! quoi, Julien, dit-il à son fils unique, tu as dix-sept ans et tu ne m'as pas encore demandé à t'engager !

La mère, émue, unit sa voix à celle de son mari ; le fils part et, quelques jours après, le 18 janvier, en face du cadavre mutilé de ce fils unique, la mère et le père remercient Dieu de l'honneur fait à leur famille.

Joseph était noble, fils d'un pair de France, brillant de talent et de jeunesse. Il s'était distingué à Rome, à la Porta Pia. Rentré en France après le brigandage italien, il vole au secours de sa patrie. Entre la bataille de Patay et celle du Mans, il a juste le temps de venir montrer à sa mère mourante le manteau de zouave tout troué de balles.

—Mon fils, pars vite, ton corps ne saurait être sans son chef au jour du combat. Au ciel, si tu meurs, nous nous dirons ce que nous pourrions nous dire sur la terre.

Et Joseph vole dans la mêlée et reçoit une balle dans la tête au moment précis où sa sainte mère exhalait en prière pour lui son dernier souffle.

—Hippolite, tu vas te faire tuer, disait en passant un aumônier à un jeune capitaine qui faisait le coup de feu à la barbe des Prussiens.

—Eh bien, j'ai déjeuné à la sainte-table ce matin ; j'irai souper au ciel ce soir.

Cinq minutes après, Hippolite roulait dans la poussière, fier dans la mort comme il l'avait été dans la vie.

ÉPILOGUE

Je m'arrête, non faute de matière, mais faute de temps : ai-je réussi à peindre ces Bas-Vestiers, ces vieux frères de la France ? Au lecteur de le dire. En tous cas, j'ai réussi à satisfaire un mien désir dès longtemps conçu, celui de montrer la France vraie à côté d'une France factice représentée partout. Pour moi, c'était plus pénible qu'agréable : là-bas, hélas ! il n'y a plus guère que des tombeaux ! Puisse au moins cet écrit bien simple porter à celle qui pleure le fils disparu et le père mort, une brise du Bas-Maine imprégnée des parfums du Canada français !

Quant aux aimables lecteurs de *L'Opinion Publique*, qu'ils soient indulgents. Le Bas-Vestier est père du Breton : il a, comme lui, tête dure mais bon cœur ; il est voisin du Normand et peut-être fait-il parfois sa prière : "Mon Dieu, je ne vous demande pas de bien : placez-moi seulement près de celui qui en a." Il est de plus un bavard reconnu. A tous ces titres, il doit être excusé d'avoir été jusqu'au bout de son récit, de vous avoir enlevé quelques minutes précieuses et d'avoir été peu intéressant.

Pour Giulio lui-même, il se console de toutes ces misères qu'il vous a imposées et de bien d'autres encore qu'il vous réserve, en chantant pour la dernière fois :

O mon pays, je viens te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage,
Vive Gorron ! mon seul désir,
Où je naquis, est de mourir.

GIULIO.

FIN.

LE CZAR ET LE SERGENT

L'empereur Nicolas avait pour habitude de se déguiser et d'aller voir lui-même comment se conduisaient ses sujets. Il visitait souvent une sorte de théâtre de bas étage, qu'on appelait le "Raspberry Bush," qui était un lieu de réunion pour les voleurs, et un soir qu'il y était entré déguisé en simple soldat, il prit un siège vis-à-vis un vieux sergent des gardes, et il se mit à causer avec lui. Le vieux sergent racontait les batailles auxquelles il avait assisté et comme sa nouvelle connaissance avait été témoin des mêmes combats, ils devinrent de suite des amis intimes et ils burent force vodka jusqu'à près de minuit. Le sergent dit alors qu'il lui fallait être rentré aux quartiers avant que l'horloge de la cathédrale ne sonnât le premier coup de minuit ; mais qu'il avait pour règle invariable de toujours prendre un dernier verre à la santé de l'empereur, et cela pour deux raisons ; la première, parce que c'était le devoir de tout loyal soldat, la seconde parce qu'il se prouvait ainsi à lui-même qu'il n'était pas ivre puisqu'il se souvenait de cette habitude. Son ami l'approuva

et ils burent ensemble à la santé du Czar, puis tous deux s'approchèrent du comptoir pour solder leur dépense respective. Celle du vieux sergent était plus considérable qu'il ne s'y attendait, et comme il n'avait pas assez d'argent, le cabaretier le menaça de le faire arrêter. Le soi-disant soldat lui offrit de payer pour lui, mais son ami ne voulut pas accepter, et tirant son sabre il le mit sur le comptoir comme gage de sécurité, disant que le lendemain matin il viendrait le racheter ; il se retira ensuite en souhaitant à son nouvel ami une bonne nuit et de beaux rêves. Quand il fut parti, l'empereur se fit connaître au cabaretier qui se prit à trembler, car la loi est aussi sévère pour ceux qui acceptent la propriété de l'Etat qu'elle l'est pour les soldats qui s'en séparent. Le Czar lui ordonna de lui donner le sabre du vieux sergent, et de n'en rien dire, s'il voulait que sa propre faute lui fût pardonnée ; puis l'empereur quitta le Raspberry Bush, emportant le sabre sous son manteau, et il rentra au palais. Le lendemain matin il se leva dès cinq heures, et il fit dire au commandant en chef qu'il passerait en revue le troisième régiment des Gardes (auquel appartenait le vieux sergent) à six heures et demie, c'est-à-dire une demi-heure après en avoir donné ordre.

Au temps indiqué Sa Majesté se rendit à la revue, entouré de son état-major ; il commanda lui-même l'exercice et pendant le défilé des troupes il examina son ami de la veille, et il fut tout étonné de lui voir un sabre. Il demanda alors au colonel du régiment s'il désirait lui présenter quelques soldats qui fussent dignes de promotion ; le colonel en nomma trois parmi lesquels le vieux sergent, et ils les fit sortir des rangs. L'empereur s'aperçut alors que le sabre de son ami avait un air un peu étrange ; il ordonna qu'un certain criminel, dont l'exécution devait avoir lieu ce matin-là, fut amené devant lui, et à son arrivée il commanda au vieux sergent de lui trancher la tête. Le soldat supplia en vain que la honte de faire office de bourreau lui fut épargnée. Sa Majesté répondit : "J'ai dit, que cela se fasse." Le sergent désespéré, éleva ses regards vers le ciel et s'écria : "Vierge sainte, je n'ai pas entendu le procès de cet homme, je ne sais pas s'il est coupable ou s'il est innocent, et je ne veux pas verser le sang innocent ; faites donc, je vous en conjure, que si c'est un innocent, mon sabre se change en un morceau de bois inoffensif, si c'est un coupable que sa tête tombe au premier coup." Et s'élançant sur le condamné tout tremblant et lui asséna un terrible coup—le sabre vola en éclats, au grand étonnement de tous les spectateurs, à la surprise plus grande encore du condamné : seuls l'empereur et le sergent comprirent ce qui en était. "Sainte Vierge, s'écria le sergent, vous avez montré par un miracle que cet homme est innocent." "Oui, reprit l'empereur, et par un autre miracle, votre sabre que vous aviez laissé au Raspberry Bush est maintenant suspendu dans la salle des Gardes au Palais. Venez le chercher cette après-midi ; votre commission de lieutenant y sera attachée, mais je vous conseille de ne plus boire à ma santé sans avoir d'argent pour payer votre consommation."

CHOSSES ET AUTRES

M. l'abbé O. Villeneuve est de retour d'Europe.

M. J.-B. Pruneau, maître de poste de Québec, est mort jeudi dernier.

L'évêque John McMullen, du diocèse catholique de Davenport, est décédé.

Monseigneur John Strain, archevêque d'Edimbourg, vient de mourir à l'âge de 73 ans.

Mgr Purcell, archevêque de Cincinnati, est mort à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans.

Il est rumeur que le chemin de fer du Nord sera vendu au Pacifique Canadien.

On dit que l'hon. M. Dionne est sur le point d'être nommé shérif de Québec.

La fièvre typhoïde fait de grands ravages à Paris, et on craint qu'elle ne devienne épidémique.

Le duc de Marlborough est mort subitement à Londres, d'une maladie de cœur. Il était âgé de 63 ans.

Sir Hector Langevin remplit les fonctions de premier ministre pendant l'absence de sir John A. Macdonald.

Le Dr Bender, autrefois de Québec, vient d'être nommé directeur médical de l'Exposition industrielle qui doit avoir lieu à Boston, au mois de septembre.

Les messieurs de la congrégation de St-Jacques ont présenté à leur directeur, le révérend M. Vacher, une adresse accompagnée d'une bourse contenant \$350, à l'occasion de son départ pour Lourdes.

M. Richey, député d'Halifax au parlement fédéral, a été assermenté devant sir William Young, comme lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

M. A.-G. Tourangeau, notaire, ancien maire de Québec, est nommé maître de poste de cette ville, en remplacement de M. Pruneau, décédé.

L'hon. M. E.-T. Paquet s'est brisé une jambe à Ste-Anne de Beaupré, et on a dû le ramener à Québec par le steamer *Dolphin*, de la police du port.

Mgr J.-S. Raymond vient de se démettre des fonctions de supérieur du séminaire de St-Hyacinthe, et a été remplacé par M. le chanoine Rémi Ouellet, directeur de la maison.

La reine fait faire son portrait, grandeur naturelle, par le célèbre peintre italien, Angeli, pour le présenter à l'empereur Guillaume à l'occasion du 25^e anniversaire de sa nomination comme régent du royaume de Prusse.

Les négociations entre l'Allemagne et le Vatican ont été reprises. Avant de laisser Berlin, Bismark a fait une réponse amicale au cardinal Jacobini au sujet de sa dernière note.

M. Arthur Dubé, trésorier du club de naturalisation de Fall-River, Mass., a envoyé à la *Patrie* un chèque de \$175.00, produit de la souscription de nos compatriotes de Fall-River, pour Mme de Lorimier.

Le comte Dufferin et le marquis de Lansdowne ont visité, il y a quelques jours, la section canadienne de l'exposition des pêcheries à Londres. Tous deux ont exprimé leur haute satisfaction.

Nous avons reçu le numéro prospectus le *Temps*, journal libéral, sous la direction des honorables Marchand et Mercier. Beau format, belle impression. Nous saluons nos nouveaux confrères et leur souhaitons bonne chance.

La Chambre des lords est revenue sur sa première décision et a rejeté le bill du mariage des beaux-frères et belles-sœurs. La majorité n'a été que de cinq voix, et il est facile de prévoir qu'elle sera changée en minorité la prochaine fois.

On écrit de Paris que, au cours d'une de ses dernières séances, l'Académie française a reçu communication d'une lettre venant de la Société Royale du Canada, lettre exprimant le regret que M. Camille Doucet et M. Xavier Marmier n'aient pu se rendre à la séance solennelle d'inauguration de la Société, en mai dernier, pour y représenter l'Institut de France.

M. l'abbé Provencher s'occupe actuellement, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Québec, d'organiser un pèlerinage canadien en Terre-Sainte. Le départ des pèlerins aura lieu vers le mois de mars 1884, et le voyage durera six mois. Les pèlerins pourront visiter Paris, Londres, Lorette, Assise, Rome, Naples, Alexandrie, le Caire, Jaffa, Jérusalem, Bethléem, St-Jean de Montana, le Jourdain et la mer Morte, ainsi que la Galilée, la Syrie, le Liban, Smyrne, Constantinople, Athènes, etc.

On lit dans le *Moniteur de Rome*, organe du Vatican : "Le *Gaulois* donne l'analyse d'une lettre qui aurait été adressée à M. Grévy par Sa Sainteté Léon XIII. Nous sommes à même d'assurer que le saint-père n'a envoyé aucune lettre à M. le président de la République française. Du reste, l'analyse que le *Gaulois* donne de cette prétendue lettre montre à l'évidence que la nouvelle publiée par ce journal est non seulement fautive, mais absurde.

L'empereur d'Autriche possède un autel qui l'accompagne dans ses longs déplacements, sous la garde d'un chapelain de la cour.

Cet autel date du temps de Rudolf II. Ferdinand I^{er} s'agenouillait devant cet autel pour faire ses prières, et l'empereur Joseph s'en faisait suivre dans les guerres contre la Turquie.

L'archiduc Maximilien, cet infortuné empereur du Mexique, l'avait emporté dans sa nouvelle et fatale patrie.

Cet autel consiste en une solide caisse de bois garnie d'attaches de fer. Le couvercle est orné d'une peinture représentant la Cène.

Quand la caisse est ouverte, les deux côtés se relèvent pour donner à l'autel la longueur voulue, et quatre pieds s'abaissent. La pierre consacrée est alors placée sur la table, qui est couverte des trois enveloppes consacrées par le rite. Puis on fixe la croix et les cierges.

L'empereur se fit accompagner de cet autel pendant son voyage à Jérusalem, en 1860, et à l'ouverture du canal de Suez. Son chapelain dit la messe devant cet autel sur la mer nouvellement ouverte.

Ne vous alarmez pas si vous souffrez des maladies du foie, des voies urinaires, des rognons, etc., parce que vous avez un remède certain dans les Amers de Houblon.